

Durant quelques minutes encore, les deux femmes restèrent sur le perron, regardant tour à tour le jardin, déjà rempli d'ombre, et le ciel orangeux.

Un premier éclair les fit rentrer dans la maison.

Une ébervante lourdeur se répandit dans l'atmosphère ; tout à coup, presque sans transition, la nuit devint des plus noires.

Sur les bords du canal, l'approche de l'orage avait fait disparaître les derniers travailleurs, les derniers passants.

Le quai se trouvait complètement désert.

Il y régnait un profond silence.

Au milieu de ce silence, au milieu de ces ténèbres, on entendit le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait lentement.

Puis, de cette fenêtre, un coup de sifflet.

A ce bruit, il y eut un mouvement parmi les piles de bois amoncelées sur le quai.

Une ombre se leva.

L'ombre d'un bandit à l'affût.

Il se tourna vers la fenêtre de laquelle était parti le coup de sifflet.

Un éclair permit d'entrevoir à cette fenêtre le prétendu vicomte Gaëtan de Morénas.

Derrière lui, la pâle figure de Guillaume Duvernay.

A la lueur d'un second éclair, Gaëtan fit un geste, et le bandit disparut.

—Que signifie ?—balbutia Guillaume.

—C'est fait,—répliqua laconiquement Morénas, à ce soir.

Et il s'éloigna.

Que voulait dire cet adieu, ce signal ? Le meurtre était-il donc résolu ?

## II

### PIERRE ET JACQUES.

Dans le coupé d'une diligence, partie de Nancy, la veille au soir, deux voyageurs sont profondément endormis.

Le jour commence à poindre, et laisse à peine deviner le visage de ces deux hommes, car l'un et l'autre ils sont enveloppés, calfeutrés, dans un ample manteau ; la nuit a été froide.

Celui de droite ne tarde pas à se réveiller, et, dans son premier mouvement,—mouvement un peu brusque,—heurte le coude de son compagnon qui, spontanément, ouvre aussi les yeux.

Ils se dégagent tous les deux de leur attirail nocturne ; ils s'entre-regardent, ils semblent se reconnaître, et bientôt, de leurs bouches béantes, s'échappe un même cri de joie :

Pierre Duvernay !

—Jacques Roquebert !

—Mon camarade de collège !

—Mon ex-copin... mon meilleur ami !

En quelques mots, exquissent les deux portraits.

Une cinquantaine d'années, un léger enbonpoint, un jovial et frais visage couronné de blonds cheveux à peine mélangés de quelques fils d'argent, de grands yeux bleus dont jamais une mauvaise pensée ne semble avoir terni le limpide et tendre éclat, un franc et bon sourire, un honnête homme, un homme heureux, tel est Pierre Duvernay.

Son ami Jacques Roquebert doit avoir à peu près le même âge, bien qu'il paraisse quelques années de plus. Chez lui aussi, la probité, la franchise, les généreux instincts se présentent à première vue. Mais il est très-grand, très-sec et si brun de peau, qu'on dirait un homme de l'équateur. Ajoutez à cela des cheveux presque blancs et, dans le costume, dans l'allure, dans l'accent quelque chose de pittoresque, d'original. On devine qu'il revient de loin, qu'il a beaucoup vu, beaucoup lutté, peut-être beaucoup souffert.

—Mais qu'es-tu devenu ? d'où viens-tu ? qu'as-tu fait ?—ne cesse de lui demander son ancien camarade.

—Mon histoire serait un peu trop longue à te raconter, ici du moins,—répond enfin Jacques Roquebert,—car voilà quelque chose comme vingt ans que j'ai quitté la France, et depuis

ce temps-là, je me suis promené dans tant de pays, à travers tellement d'aventures ! de traverses...

—N'aurais-tu donc pas réussi ? Reviendrais-tu les mains vides ? Ah ! dans ce cas-là, tu sais, ce sera comme autrefois, comme au collège, et mon amitié, ma bourse...

—Merci, Pierre... mon excellent Pierre... Ah ! je reconnais aussi ton cœur... tu n'as pas changé... merci ! Mais je n'ai pas besoin d'argent ; je suis riche, grâce à Dieu... très riche, trop riche !

—Peste ! comme tu m'apprends cela d'un air dédaigneux. Je crois me souvenir cependant que tu t'étais marié... n'as-tu donc pas d'enfants ?

—Des enfants !

A ce mot, une légère rougeur colora les joues hâlées de Roquebert ; il eut un sourire triste, il baissa les yeux, il devint pensif.

Pierre Duvernay craignit d'avoir imprudemment réveillé quelque amer souvenir ; et s'empressant de réparer son imprudence :

—Si je t'ai fait de la peine, pardon... pardon, Jacques ! mais que veux-tu ? lorsque deux vieux amis comme nous se retrouvent après une aussi longue séparation, lorsque chacun d'eux ignore complètement quelle a été la vie de l'autre, il est bien difficile en s'interrogeant, de ne pas toucher à quelque secrète blessure... Autrefois, en nous il n'y avait que nous-mêmes ; il y a maintenant, ou du moins il devrait y avoir, ces chères et saintes choses qui s'appellent une femme, des enfants, une famille. Pour moi, vois-tu bien, Jacques... pour moi, c'est toute ma vie, tout mon bonheur !

—Une famille !—avait répété Roquebert, qui semblait devenir de plus en plus songeur.

Puis comme se décidant tout à coup :

—Pierre,—dit-il,—tu pourras agir à ton tour comme bon te sembleras, mais je vais tout t'apprendre... veux-tu ?

—Si je le veux ! mais ne sera-ce pas comme jadis, au retour des vacances ! va, Jacques... va... je t'écoute !

Roquebert prit à peine le temps de se recueillir, et commença en ces termes :

—Après ton départ, je continuai ma joyeuse existence durant quelques années encore. Mes affections cependant devenaient plus tenaces ; il semblait que l'amour voulût prendre en moi la place laissée vacante par l'amitié... J'en avais une peur de tous les diables. Hélas ! c'était un pressentiment. Je ne tardai pas à rencontrer une jeune fille dont je devins amoureux fou... comme d'habitude... mais elle était sage celle-là, sage et très bien gardée. Pas d'autre moyen que d'en passer par le mariage. J'eus beau m'en défendre... il fallut en arriver là... Je l'épousai !

—Eh bien ! le grand malheur !—fit Pierre, qui n'avait pu s'empêcher de sourire de l'air de désolation profonde avec lequel venait d'être fait ce dernier aveu.

—Ah !—reprit Jacques,—ah ! mon ami, quels regrets dès le lendemain ! Quelle désillusion ! Quel désenchantement ! Egaré par une fausse apparence de bonheur, je venais d'abdiquer à tout jamais ma liberté, ma chère liberté ! De plus, j'avais une belle-mère... ou plutôt une belle-tante, ce qui est encore pis. On voulut me tenir à l'attache, et me cadener, me museler dans le mariage. Tu juges si ton ami Jacques regimba ? Peut-être me serais-je entendu avec ma femme ; elle était douce et bonne au fond... elle m'aimait... et puis si jeune ! Mais la belle-tante ! Oh ! non, jamais ! Une lutte terrible s'engagea entre nous. J'avais commis l'insigne sottise d'aller me fixer auprès d'elle, en province, en surveillance ! Je rompis mon ban, je m'évadai, j'enlevai ma femme !

—Très-bien ! bravo !

—N'est-ce pas ? C'était vers toi que je me dirigeais ; comptant te demander un refuge et des conseils. J'avais entendu dire que tu étais de retour à Paris. Par malheur, je ne te retrouvai plus. D'autres amis jetèrent de l'huile sur le feu ; je repris mes anciennes habitudes ; ma femme se désola, s'agrippa. C'étaient tous les jours des récriminations et des scènes à n'en